

entretien avec Maguy MARIN

Le programme du Festival d'Avignon annonce pour titre de votre spectacle « Création 2009 »... Est-ce à dire qu'en ce mois d'avril vous n'êtes pas en avance ?

Je suis en plein dans ce qu'on pourrait appeler une « phase d'accumulation ». C'est-à-dire un moment où je ne souhaite pas nommer les choses, car je ne veux pas enfermer le spectacle à venir dans un projet trop précis. Je ne pars pas d'un grand texte, ni d'une partition, contrairement à *Cendrillon* que j'avais créé il y a quelques années sur une commande de l'Opéra de Lyon. C'était un autre processus de travail, tout à fait agréable de creuser une piste originale, là où existent déjà des sillons magnifiques. Pour le moment, dans le cas de cette création 2009, c'est au contraire très épars, ce qui est à la fois intéressant, car ma curiosité peut aller en tout sens mais c'est aussi assez paniquant car je ne sais justement pas où je vais. Cela recommence presque à chaque nouvelle création et à chaque reprise, c'est le même sentiment, d'intérêt et d'angoisse mêlés. Disons, pour être plus précise, que le titre, le thème, la manière apparaissent un mois et demi avant la première, c'est-à-dire à la mi-mai cette année, puis ça s'enchaîne très vite, si tout se passe bien... Pour le moment, les interprètes sont en tournée et moi je reste seule à Rillieux, ou alors je vois d'autres gens. Et j'accumule...

Pas même la moindre idée ?

Je ne veux pas nommer les choses, car cela risque de les figer. Disons que je connais les neuf personnes qui seront à Avignon : neuf au travail, c'est là le moteur de la création. On a passé quinze jours en Tunisie, pour tenter d'évoquer ce qu'on voudrait faire, mais ce n'est pas encore très clair. Il y aura forcément des liens entre ce qu'on voit, ce qu'on se dit, ce qu'on vit ensemble, et le futur travail, mais tout est encore quand même très flou. Voilà, pour le moment on s'est réunis à neuf et c'est cette réunion qui va donner un spectacle. La continuité, c'est l'esprit de troupe.

C'est à chaque fois pareil ?

Un peu, oui. Pour *Turba*, ce qui a fonctionné c'est la réunion de deux groupes dans la même troupe. Ceux avec lesquels je travaille depuis longtemps et ceux qui nous ont rejoints en 2006 à Rillieux-la-Pape alors que je reprenais *May B*, le spectacle fondateur, voici vingt-sept ans. Une dizaine de danseurs nous ont rejoints, au fur et à mesure que des plus anciens partaient. Les nouveaux venaient d'horizons différents, du cirque, parfois même ils étaient des autodidactes de la danse. Cette rencontre sur la reprise de *May B* entre les « habitués » et les « nouveaux », qui ne s'est pas faite du jour au lendemain, a été importante. C'est avec *Turba*, il y a deux ans, que cela a vraiment « pris », comme on dit. Cette nouvelle équipe est très ouverte, curieuse, pas tellement dans l'attente de quelque chose de spécifique. Je pense qu'elle a une certaine soif de changement et se trouve être assez autonome par rapport à moi. Elle n'est pas dans un lien classique de dépendance des danseurs vis-à-vis de leur chorégraphe. Cela permet de partir sur des idées très diverses, ce qui est agréable. Pour *Turba*, ce furent essentiellement des textes (Lucrèce, Cesare Pavese, William B. Yeats) et des Lieder, en langue étrangère. D'une part, car il y a beaucoup d'étrangers dans la troupe ; d'autre part, car les langues qui viennent d'ailleurs font mieux ressentir la musicalité du verbe, c'est un matériau plutôt très musical. Je pense qu'il y a des éléments de cela qu'on va retrouver dans la nouvelle création pour le Festival... Mais tout est encore possible et le fait même de jouer au gymnase Aubanel, qui est un lieu neutre, clos, qui n'en impose pas, offre plein de solutions différentes. Je ne veux pas me retrouver prisonnière des contraintes des coproductions, comme dans un engrenage où tout se décide très en amont de chaque spectacle. Pour ma part, je demande la confiance à partir de pas grand-chose. C'est ma seule exigence, mon seul luxe.

Comment préparez-vous ensemble ce travail ?

On regarde des films, pour comprendre des manières de jouer et de bouger : *Notre-Dame des Turcs* de Carmelo Bene par exemple, ou des burlesques, des *slapsticks* américains de la Belle Époque, pour la mécanique des corps. Ce qui échappe à l'humain tout en le révélant. Mais je ne sais toujours pas si le spectacle sera très « dansé » ou pas. Il est impossible de mettre une couleur dessus. On me renvoie tout le temps la question de la danse et de la non-danse, comme lors de la création de *Umwelt*, il y a cinq ans, puis de *Turba*... Or, il y aurait à en sortir, c'est une question qui m'intéresse peu. Au début des représentations de *Turba*, surtout durant la semaine à Paris, ce fut difficile. Les gens, certains du moins, pouvaient assez facilement chahuter, voire « lyncher » la représentation. Il y avait chaque soir péril en la demeure, tout simplement parce qu'on souhaitait faire un pas de côté, avec des silences, avec des textes. Ce rapport au public, nous place dans une drôle de situation. Il y a dialogue, incontestablement, même avec ceux qui n'aiment pas ; mais aussi incompréhension, parfois même avec ceux qui aiment. On nous renvoie constamment le fait qu'on se moquerait du public, qu'on serait prétentieux, qu'on les prendrait pour des idiots. D'une part, c'est faux ; d'autre part, j'ai toujours envie de répondre : « Mais moquons-nous un peu de nous, nous autres humains si attachés que nous sommes à se penser comme le centre du monde ; nous avons ce droit-là ! » (ce que j'ai essayé d'éprouver avec *Ha ! Ha !*). Je crois, de plus en plus, qu'il faut refuser le rapport d'excuse qu'on pourrait avoir avec le public. On a le droit de le molester, de le malmener un peu, il est adulte, et il sait très bien se défendre...

Êtes-vous contente de revenir à Avignon, un Festival dont vous êtes une des pionnières concernant la « nouvelle danse contemporaine française » ? *May B* en 1982, *Hymen* en 1984, *Eh, qu'est-ce que ça me fait à moi* en 1989 dans la Cour d'honneur, ou encore *Ram Dam* en 1995. Vous y avez écrit l'histoire de la danse...

Je ne veux surtout pas voir cet aspect-là, quelle horreur ! Ce n'est pas un retour... D'un côté, je suis toujours contente de venir à Avignon. De l'autre côté, je n'aime pas trop quand on se retrouve pris dans tout ce manège, ce maëlstrom. Ce qui m'amuse le plus c'est le processus même du travail, le mouvement de la création. Par contre, ce moment où il faut rendre la copie, où l'on présente le nouveau spectacle n'est pas le plus facile. C'est souvent très compliqué, assez mal vécu, avec l'impression désagréable d'être attendu au tournant.

Quel est exactement ce processus de création ?

On travaille beaucoup sur les trois derniers mois, de plus en plus intensément. Je propose alors des fragments de textes, sur le théâtre, sur l'art en général, aussi bien sa forme que son fond, que j'ai accumulés auparavant. On se les lit, on travaille à la table avec. On se passe des livres. S'il y a des images, on se les passe aussi. On divague, on flâne à partir de cette matière première. On pratique également quelques petits exercices en commun, souvent amusants : jeux de corps, jeux de voix, jeux musicaux, on peut reprendre sur scène les mouvements d'un fragment de film. On passe tout ça ensemble au tamis. On fabrique beaucoup pour pouvoir mettre pas mal de choses de côté. Mais ça peut revenir : tous les éléments ont une seconde chance à un moment ou à un autre. La pièce se construit ainsi, par dépôts successifs, par couches accumulées, par sédimentations. Ça se cristallise autour de quelques moments déterminants. Pour *Turba*, par exemple, on s'est dit, à une certaine étape de ce processus, qu'il fallait travailler avec les textes de Lucrèce. Ou alors l'idée des guitares électriques au début de *Umwelt*, ou encore les miroirs dans ce même spectacle. Tout à coup, ce choix nous embarque forcément vers une coloration particulière : on prend des virages assez secs à partir de ces instants-là, qui s'avèrent décisifs. Le tout, quand on s'embarque ainsi, est d'être content du moment où on le fait, et de l'endroit vers lequel on pense aller... Le premier temps, celui de la divagation, est très agréable ; mais ensuite il faut choisir, trancher, et c'est évidemment plus douloureux. On voit toujours à quoi on renonce, autant que ce qu'on peut ajouter. Un fil thématique peu à peu s'impose, mais on ne se le dit pas, on ne le nomme pas, afin de ne pas fermer les autres portes trop tôt.

Actuellement, quelles sont les portes ouvertes ?

Disons que nous sommes plutôt sur une lancée lyrique. Mais rien n'est gravé dans le marbre, il faut laisser les choses vaciller jusqu'au bout.

Propos recueillis par Antoine de Baecque pour le Festival d'Avignon 2009